

Elle est sympa, la fête des Rameaux, conviviale aussi bien dans les églises qu'au temple. Pour nous protestants, elle signifie traditionnellement accueillir les familles et faire participer les enfants au culte, c'est vivant, dynamique avec des chants rythmés. À lire le passage de l'évangile selon Marc qui rend compte de l'entrée à Jérusalem, Jésus sur un âne, ça a l'air festif aussi. Les spectateurs de la scène utilisent ce qu'ils ont pour accueillir Jésus : ils mettent branches et vêtements par terre, comme le tapis rouge devant une célébrité. À lire cet épisode, on conclut spontanément : Enfin de la reconnaissance ! Enfin Jésus est accueilli comme il se doit, comme un roi ! Imaginez, comme le roi David en réalité, ou Salomon ! Après des mois de ministère itinérant, ici et là, Galilée et Judée, Jésus arrive à la capitale et il reçoit les honneurs qui lui sont dûs, n'est-il pas celui qui relève, guérit, relance sur les chemins de la vie ? Rien de plus normal !

Précisément, rien de plus normal. C'est exactement ce qu'on attend d'une foule... malheureusement : de s'emballer sans prendre le temps de réfléchir, sans prendre de la distance et se demander : pourquoi un âne ? Pourquoi se mettre dans les mêmes dispositions que les rois David et Salomon ? La foule, après avoir chanté le psaume qui correspond à la fête qui est célébrée à Jérusalem, Soukkoth, ce pour quoi elle est là justement, se met à crier d'autres paroles qui nous mettent la puce à l'oreille : Béni soit le règne qui vient, le règne de David !

Et hop, ça a tourné au vinaigre, en réalité. Oui, les spectateurs acclament un roi. Parce que c'est de ça dont ils ont envie, un chef, un conducteur, un libérateur des romains pour commencer et on verra bien jusqu'où on peut aller avec un grand roi. C'est comme s'ils criaient « God save the king ! ». Quand ça ne va pas, on va se réfugier dans les jambes de plus puissant, on veut de l'ordre, on veut que les problèmes soient réglés et tant pis si on perd sa liberté au passage. La foule crie et ne pense pas. Elle se voit revivre les anciens temps des grands rois, David ou Salomon ; la nostalgie ou les projections d'un temps passé doré se sont emparés d'elle. Et la suite s'écrit toute seule : fini le temps des envahisseurs, dehors les romains, place à l'identité nationale, à l'autonomie, à un peuple uni comme un bloc derrière l'homme fort.

Jésus entre à Jérusalem, dans la capitale sur un âne. Le peuple s'est souvenu de David qui utilisait la même monture et n'a pas perdu de temps à confondre les deux personnes dans une royauté qui en impose. Jésus est le nouveau roi car il emprunte le même chemin que David. Emballé, c'est pesé.

Sauf que le détail de l'âne est parlant pour tout juif de l'époque de Jésus. Et que la foule aurait dû se souvenir d'autre chose à propos du détail de la monture de David. L'âne n'est pas seulement la monture de David, le roi. Selon la loi de Moïse dans l'Exode (13.13), l'âne et l'humain partagent la même condition : chaque premier-né animal doit être offert en sacrifice à l'Éternel, mais l'âne et l'humain en sont exemptés. Ce sont les deux seules exceptions. L'humain partage donc avec l'âne le même statut : l'âne semble être dans la bible la métaphore de l'humain. À titre d'exemple biblique, souvenez-vous de l'histoire de

l'ânesse de Balaam qui lui parle, qui, elle, a compris le danger et en préserve, malgré les coups, son maître. L'âne, métaphore de l'humain qui porte une importance particulière : un autre indice dans le texte en est le signe. La réaction de Jésus sous les acclamations du public est étrange : aucune ! Alors que la mention de la recherche de l'âne prend six versets : quel long détour pour une simple monture, des détails, des conversations répétées. Trop pour un âne, il me semble. Si donc l'âne est l'image de l'humain, c'est de sa libération, de son détachement littéralement qu'il est question.

Cela signifie que quand Jésus entre à Jérusalem, Jésus est ancré dans son humanité. Souvenez-vous du détour qu'emploie Marc pour parler de l'âne au début de ce petit passage, deux caractéristiques nous étaient précisées : il est attaché et le Seigneur en a besoin. Si l'âne est une image pour parler de l'humain, alors Jésus demande précisément qu'on le détache, qu'on le libère. De plus, il est évident que Jésus aurait pu entrer à pied à Jérusalem, Jésus n'exprime pas un caprice : l'humanité doit entrer à Jérusalem, centre des nations. Car la visée est la libération de l'humain, de tout humain et non d'un peuple. Pas un défi politique mais un défi existentiel pour chaque homme et femme.

Jésus refuse de se présenter comme un roi sauveur du peuple : en empruntant l'âne, il ne fait qu'affirmer encore (comme dans les dix premiers chapitres du même évangile) qu'il est venu pour détacher, libérer homme après homme, femme après femme pour que chacun retrouve sa vocation ultime : vivre libre.

Carine Frank,

Pasteure de l'Église protestante unie de Besançon & Environs

Église protestante unie de France
Paroisse de Besançon & Environs
5 rue Claude Goudimel
25000 Besançon

Pasteure Carine Frank
Tél. : 06 15 33 91 98
tupcbesac@gmail.com

